

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Voyage à Méroé et au fleuve Blanc, etc., etc., fait dans les années 1819-1822, par M. Frédéric CAILLIAUD, etc., accompagné de cartes géographiques et de planches. Premier et deuxième volumes.

La renommée nous avoit depuis long-temps entretenus des voyages de M. Cailliaud ; mais nous regrettions de ne pas en voir paroître la relation, et quelques précédens nous faisoient craindre que cette publication ne fût encore délayée dans des *in-quarto* ou des *in-folio* sans nombre. Les deux volumes présens ont dissipé nos craintes. Nous y trouvons une relation intéressante, simple et claire, dégagée de discussions étrangères au but d'un simple observateur, exempte d'une érudition fautive ou incertaine, animée de ces couleurs de vérité locale, et de ce ton de sincérité et d'émotion personnelle que la prétendue science voudroit bannir de ce genre d'ouvrages.

Le voyage de M. Cailliaud embrasse l'Égypte, avec les oasis, qui en sont comme des îles détachées ; la Nubie, avec les pays de Dongola et de Sennaar ; enfin, les contrées de Fazoclo et autres au sud de Sennaar jusqu'à Singué, à 10 degrés au nord de l'équateur. M. Cailliaud

l'a fait, comme protégé d'Ismaël-Pacha, fils du vice-roi d'Égypte ; et l'expédition, commandée par ce général, ayant été suivie de révolutions sanglantes, aucun voyageur postérieur n'a pu parcourir la même étendue avec autant de commodité et de sécurité. Toutefois, il semble que les annonces de recherches plus récentes de M. Rüppel ont accéléré la publication des cartes de M. Cailliaud. Ainsi, la publicité et une honorable émulation avancent toujours les connoissances.

Nous ferons d'abord connoître la narration de M. Cailliaud par quelques citations choisies ; ensuite nous présenterons nos vues sur l'ensemble et sur les hautes questions d'histoire ancienne qui y sont touchées.

Parmi les oasis à l'ouest de l'Égypte, celle de Siouah, ou du temple de Jupiter-Ammon, excite le plus vif intérêt. Voici les principales notions que notre voyageur en donne :

Le chef-lieu de l'oasis est par les $29^{\circ} 12' 29''$ de latitude nord et vers le 25° degré $18'$ de longitude à l'est du méridien de Paris. L'étendue du canton est comprise entre la montagne *Drar-Abou-Beryk*, qui en fait la limite vers l'est, et la montagne d'*El-Garah-el-Kamyseh*, qui le termine dans l'ouest. Ces montagnes, écartées l'une de l'autre de deux lieues et demie, déterminent la longueur du territoire dans le sens de l'est à l'ouest ; sa largeur est de cinq quarts de lieue au plus du nord au sud. Dans la partie de l'est se trouvent deux villages nommés *Gharmy* et *Menchyeh* : ce côté est le plus riche ; les terres sont couvertes d'arbres fruitiers et de bois touffus de dattiers. A l'extrémité est une lagune d'eau salée qui s'étend vers le désert dans le nord-est ; la partie ouest est moins riche en végétation. Un lac d'eau saumâtre, d'une lieue d'étendue, situé à une demi-lieue de la ville, réduit, de ce

côté, les terres cultivables à quelques champs épars; d'autres parties de terrain sont abandonnées, à cause de la présence du sel dont le sol est rempli. Telle est la nature du sol auprès du hameau et des jardins d'El-Kany-séh. A près de deux lieues de Siouah sont deux petites îles couvertes de dattiers et d'arbres fruitiers, et d'autres pièces de terre éparses au nord et au sud. Il faut encore ajouter quelques petites dépendances de cette oasis; la principale est nommée *Zeytoun* (du nom des olives qui sont le principal produit du canton), et située à trois lieues environ dans l'est de Siouah. « Ce ne fut que plus tard, dit M. Cailliaud, par le rapport de M. le chevalier Drovetti, que j'eus connoissance de ce canton, dont les habitans m'avoient caché l'existence. » Sur son territoire et dans le voisinage, il existe des restes assez étendus d'édifices antiques en partie bâtis en pierre, et qu'on suppose avoir été des tombeaux; ils portent des frises de style grec mêlé d'ornemens égyptiens.»

A l'est de Siouah, en entrant dans cette plaine, sont les ruines d'un temple nommé *Qars-Gacham*; et, dans la plaine de Mahaoueyn, entre les deux chemins qui conduisent de Garah à Siouah, on voit celles d'un petit monument et des tombeaux taillés dans le rocher (1).

« On m'a rapporté, dit notre voyageur, que, dans l'ouest d'El-Garah-el-Kamysch, en deçà des montagnes, il existe encore quelques pièces de terre et de dattiers de peu de rapport. »

La nature du terrain productif est une argile sablonneuse; mais tout le sol du vallon est pour ainsi dire miné par le sel, qui s'y montre de toutes parts; les en-

(1) Pour ces antiquités, consultez le *Voyage à l'oasis de Siouah*, p. 19, planche viii.

virus de l'oasis en sont couverts. Ce sel est comme agglutiné avec les sables et avec les terres qu'il soulève et bouleverse; il a souvent l'aspect de certaines laves, et il s'écrase avec bruit sous le pied comme de légères scories. Les lacs sont tous d'eau salée; et, chose étrange, au milieu de ces vastes couches de sel il se trouve des sources d'eau parfaitement douce; elle s'écoule dans de petits ruisseaux qui serpentent sous des bosquets touffus de palmiers, et porte dans les jardins l'abondance et la fertilité.

La partie nord et nord-ouest du canton est fermée par une chaîne calcaire dont on évalue l'élévation à 100 ou 200 mètres; ce calcaire est souvent coquillier; ses couches présentent généralement des huîtres, des vis, des peignes, des camées et autres fossiles: l'autre partie du vallon est fermée par un désert qui s'élève en pente douce et borne l'horizon. Les habitans dirent à notre voyageur qu'autrefois ils avoient exploité une mine de soufre située dans les montagnes à l'ouest; mais que la jalousie excitée continuellement entre eux par le partage du produit de cette exploitation avait causé des querelles sanglantes et porté le deuil dans les premières familles; ce qui les avoit décidés à combler la mine.

Le pays contient plusieurs sources d'eau minérale sulfureuse. La présence du soufre, celle d'anciennes eaux thermales et plusieurs tremblemens de terre, dont un, arrivé en 1811, a fait écrouler une partie du temple d'Omm-Beydah, sont des circonstances dignes de remarque, et qui ont entre elles des rapports évidens. En hiver, les vents du nord sont constans; les pluies sont communes dans les mois de janvier et de février; le khamsyn ou vent chaud se fait sentir, en été, de la partie sud-sud-est. La moyenne des observations baromé-

triques faites durant douze jours, au mois de décembre, a donné, pour celles du matin, de sept à huit heures, 766^{mill},35; pour celles de midi à une heure, 766^{mill},71, et, pour celles de quatre à cinq heures du soir, 765^{mill},56. La moyenne, de midi à une heure, supposeroit un abaissement considérable du sol *au-dessous* du niveau moyen de la Méditerranée, niveau où le baromètre se tient à environ 763 millimètres. La hauteur moyenne du thermomètre centigrade, pendant le même temps, a été de 21°,77. Cet abaissement n'auroit pas de quoi nous étonner, depuis qu'on sait que le niveau de la mer Caspienne et celui d'Astrakhan est inférieur au niveau de l'Océan. C'est un fait qu'il importe de constater.

Les habitans redoutent beaucoup la saison de l'été, à cause des fièvres dancercuses et prolongées qui règnent tous les ans à cette époque. On peut attribuer ces maladies aux eaux stagnantes, à la chaleur et à la grande quantité de dattes fraîches qui se mangent dans le pays en cette saison.

Les principaux arbres de l'oasis sont le dattier, l'olivier, l'abricotier, le grenadier; les plus rares sont le figuier, le prunier, le pommier, la vigne; point de palmier doume, arbre si commun dans les oasis du sud (1).

On distingue cinq espèces de dattes, dont une est sans noyau; elles se nomment *gazaly*, *freyeh*, *sâyd*, *el-ka'yby* et *ouaedy*: les premières, nommées aussi *soultany*, sont les plus estimées. Généralement, les dattes des oasis sont bien supérieures à celles que produisent les bords du Nil. Les dattes ouaedy servent pour la nourriture des chameaux, des ânes et autres animaux; les

(1) Du temps de Browne, on y trouvoit quelques pieds de bananiers.

dattes *sâyd* sont placées fraîches dans des paniers pour être exportées : l'oasis abonde en dattes ; ce fruit y entretient une branche de commerce très-étendue. Les olives y sont communes ; elles sont grosses ; on les emploie toutes pour faire de l'huile, qui est très-estimée dans le pays : c'est le second produit de l'oasis. On fait sécher les abricots, les prunes, les raisins : les premiers sont aussi un objet d'exportation. Toutes les autres productions de la terre sont consommées dans le pays. Les champs donnent des pastèques très-petites, des concombres, des oignons communément blancs et d'une excellente qualité, et d'autres légumes. Les habitans ne peuvent semer que très-peu de froment et d'orge, et le grain qu'ils récoltent ne suffit pas pour la consommation. Le riz n'est point un produit de l'oasis, comme l'a cru Browne. Leurs bestiaux sont le bœuf, le buffle, la chèvre et le mouton, l'âne et le chameau ; ils ont aussi des poules. Les ânes sont beaux et robustes ; ils transportent les dattes à Alexandrie : les moutons sont également forts ; ils ont la queue large et aplatie : les vaches sont maigres et de couleur rousse ; les chameaux sont en petit nombre. Le peu de nourriture que produit le pays pour tous ces animaux ne permet pas aux habitans de les multiplier.

Jamais il ne se fait de dénombrement à Siouah ; on ne peut donc connoître la population de l'oasis que très-approximativement ; en l'évaluant à cinq mille âmes, dont la ville en prend deux mille, c'est la porter au *maximum*, selon M. Cailliaud. Comme ils ne constatent point les naissances, les gens les plus âgés ne savent jamais leur âge qu'à plusieurs années près ; le plus souvent ils le devinent ou le conjecturent, ou bien il faut que le souvenir de quelque événement remarquable vienne à leur secours.

Les habitans de Siouah suivent beaucoup plus régulièrement les pratiques de la religion musulmane que ceux des villages de l'oasis. Quand quelqu'un de la ville manque plusieurs fois de suite d'assister à la prière, il est imposé à une amende qui contribue à former un revenu applicable à l'entretien des mosquées. Cette rigueur n'existe point dans les villages de Gharmy et de Menchyéh, où les habitans sont beaucoup plus libres sous ce rapport; mais aussi sont-ils considérés, par les premiers, comme peu religieux, et souvent ils ont à soutenir avec ceux-ci des querelles à ce sujet.

Voici un usage singulier qui s'accorde avec la sévérité religieuse des Ammoniens modernes :

Aussitôt que les jeunes gens ont atteint l'âge de puberté, la loi les oblige à quitter la ville pour aller habiter le village qui leur est destiné hors des murs. Tout habitant qui devient veuf est obligé aussi d'abandonner sa demeure et de se retirer avec les jeunes garçons : s'il se remarie, alors il rentre dans sa maison. Par ce motif, aucune femme ne peut habiter dans le village extérieur, qui ne contient que des veufs et des garçons. Il est permis toutefois à ceux-ci d'aller de jour dans la ville pour y voir leurs parens et leurs amis; mais ils doivent en sortir avant le coucher du soleil.

On pense bien que l'isolement des femmes est poussé ici très-loin : à peine M. Cailliaud en a-t-il pu entrevoir l'existence. Il est permis à quelques femmes âgées de sortir de la ville; les jeunes femmes ne le peuvent point, encore moins les filles, qui, depuis l'âge de neuf et dix ans, ne sortent plus : souvent celles-ci meurent sans avoir mis le pied hors de la ville. Il s'y trouve des filles de joie comme en Égypte; mais elles sont mariées, et ont plus de décence : elles pratiquent la même danse lascive que

les hommes, au son du tambour de basque et de petites cymbales dont elles jouent entre les doigts avec adresse. Ces femmes ont un extérieur qui n'est pas dépourvu d'agrémens; mais l'usage de porter sur le visage un grand anneau d'or qui est passé dans le nez, a quelque chose qui inspire de l'éloignement à un Européen. La décence ne leur permettant pas de résider dans les villages, elles habitent de petits réduits couverts sous les palmiers et loin des habitations; elles voyagent d'une oasis à l'autre, et vont jusqu'à Audjelah et plus loin.

L'aspect extérieur de Siouah ressemble assez à celui d'une forteresse : la forme de la ville et l'agglomération des individus que renferme cet obscur séjour pourroient aussi la faire comparer à une ruche (1). Elle est bâtie sur un rocher de forme conique, et est fermée par des murs auxquels sont adossées des habitations; ils s'élèvent en talus, et sont comme flanqués de hautes tours rondes et carrées, saillantes les unes sur les autres : le tout semble ne former qu'une seule et même construction. Ces murs peuvent avoir de 40 à 60 pieds d'élévation, et rendent cette position susceptible d'une forte résistance. Les maisons ont, à Siouah, trois, quatre et cinq étages. Dans son ensemble, la forme de la ville est à peu près carrée; sa circonférence a 380 mètres : douze ou quinze portes y sont pratiquées. Les murs extérieurs sont percés d'un grand nombre de trous de 14 pouces en carré environ, faisant fonction de fenêtres et donnant du jour dans les appartemens voisins. On a employé dans ces fortifications, comme matériaux, beaucoup de gros fragmens de sel. L'intérieur présente des rues montueuses et rapides, la

(1) Voy. le voyage à l'oasis de Siouah, etc., p. 13 et suivantes, planche x.

plupart semblables à des escaliers ; elles sont tortueuses, couvertes et obscures : on y est tellement dans les ténèbres, que souvent, pour s'y conduire en plein jour, on doit s'aider des mains et tenir les murailles, ou bien porter une lanterne : aussi arrive-t-il que, même à midi, les habitans circulent et vaquent à leurs affaires avec une lampe à la main. En un mot, la construction de Siouah est une des plus singulières et des plus bizarres qui existent au monde.

Les rues ont assez généralement un mètre soixante centimètres (cinq pieds) de largeur sur trois mètres et demi (dix pieds neuf pouces) de haut ; plusieurs d'entre elles sont si basses, qu'il faut se courber pour y passer. On s'élève des maisons inférieures aux supérieures par ces chemins, qui sont couverts de chambres. La pointe du rocher qui domine au centre de la ville rappelle la sommité de la spirale d'un limaçon. Les appartemens intérieurs reçoivent la lumière par de petits jours ou spiraux pratiqués dans la partie haute.

Souvent, lorsqu'un père marie ses enfans, il construit pour eux des appartemens au-dessus du sien ; de cette manière, la ville s'élève tous les jours davantage.

Nous ne suivrons pas M. Cailliaud dans toutes les oasis : ces petites îles de verdure au milieu du désert se ressemblent beaucoup trop : nous nous arrêterons seulement un moment dans celle de *Farâfréh*, qui, avant notre voyageur, étoit une des moins connues.

Le village principal est enclos de murs élevés et fortifiés : on y arrive du côté de l'est : il faut monter quelques marches formées en pierres assez mal arrangées : deux murs forment un réduit devant la porte. Le dessus de cet emplacement est ouvert ; au milieu se trouve une trappe qui s'élève ; c'est là leur plus grand moyen de défense :

lorsque leurs ennemis veulent approcher de la porte, ils les assomment à coups de pierres.

« Nous franchîmes, dit M. Caillaud, divers passages étroits et couverts de chambres contiguës : le jour y pénètre par de petites cours; elles sont surmontées d'un étage peu élevé : chaque famille possède une de ces salles, où elle renferme ce qu'elle a de plus précieux, ainsi que sa provision pour l'année; comme du dou-rah, les olives, les armes et l'argent. Quoique ces cabinets ne soient pas bien fermés, il ne s'y fait pas de vols : la plus grande confiance règne entre les habitans.

« Je montai dans quelques cabinets à l'aide de quelques troncs de dattiers très-inclinés, et de là je gravis jusqu'aux seconds, où sont les terrasses : les planchers en sont très-élastiques, formés de troncs de palmiers et de petites branches de dattiers. C'est du haut de ces terrasses qu'ils se défendent contre les Arabes. Les raves nous sembloient excellentes. En général, dans les oasis, les voyageurs peuvent satisfaire leur appétit et varier leur nourriture. La nôtre se composoit de riz et de la viande de jeunes chèvres, de bœufs, de vaches et de poules, indépendamment des fruits et des légumes. On rencontre encore dans le pays des ânes et d'autres bestiaux.

Les habitans échangent leurs produits, tels qu'huile, dattes, abricots secs, coton, etc., contre du blé, des lentilles, du riz et des toiles pour leur usage; mais ils en vendent encore plus, surtout de l'huile; ils commercent avec la petite oasis, à laquelle ils paient un tribut; ils communiquent aussi avec le village de Qasr, appartenant à l'oasis de Dakhel. Une tribu arabe, nommée *Ellyys*, fait ordinairement ce dernier voyage; elle s'arrête sur les bords du désert, entre Ojel et Meylaouy, ainsi que dans la petite oasis. On parle l'arabe au Farâ-

fréh, mais il est plus corrompu qu'en Égypte. Hommes, femmes, enfans, tous sont très-laborieux et très-actifs : les hommes cultivent la terre et y conduisent les eaux des sources avec une juste proportion, à l'aide d'un certain nombre de rigoles qu'ils ont soin d'entretenir et de préserver de l'encombrement des sables ; ils filent eux-mêmes leur coton, dont une partie est employée à faire de la toile pour leur usage ; ils fabriquent aussi des tissus grossiers en laine. On ne compte que 75 hommes. Les femmes ne restent pas non plus oisives ; elles travaillent beaucoup dans leur ménage ; et font des vases grossiers en terre cuite pour les besoins usuels : ce sont elles aussi qui expriment l'huile au moyen d'un assez pénible procédé, car elles n'ont pas de moulins ; elles pratiquent pour cela des trous dans le rocher calcaire, et s'en servent en guise de mortier : assises à terre, elles y broient les olives à l'aide d'un pilon, et en extraient une huile assez bonne, mais bien inférieure à nos huiles de France : on la conserve dans des outres.

Au Faráfréh, de même qu'à la petite oasis, il tombe quelques légères pluies dans les mois de janvier et de février ; il y règne aussi les mêmes fièvres ; rarement la peste y pénètre.

Il nous semble que la description des oasis par M. Cailliaud efface les idées très-originales, mais un peu systématiques, que le savant M. Ritter a émises dans sa Géographie d'Afrique. Nous n'y voyons rien qui ressemble à « une chaîne de récifs de corail autour des bords d'une mer intérieure desséchée. » Le calcaire-coquillier des oasis n'a rien de particulier ; il est accumulé par bancs horizontaux comme dans les déserts voisins. Ni la disposition des oasis, ni la nature des débris fossiles qu'on y trouve ne les distinguent de la masse

générale du plateau calcaire de la Libye. Le seul fait important, selon notre manière de voir, c'est l'indice d'un niveau inférieur à la Méditerranée, par conséquent au Nil de la Basse-Égypte.

Nous voyons avec plaisir que M. Cailliaud a porté une attention particulière sur les *îles* du Nil. Il étoit naturel de croire que l'on y trouveroit plus d'une Éléphantine ; mais cette attente ne paroît que très-foiblement remplie par le peu de monumens que M. Cailliaud a trouvés dans les belles îles de Sais et d'Argo. C'est une illusion dissipée, et on sent que c'est presque un argument indirect en faveur de ceux qui croient que Méroé n'étoit une île que de nom.

Voici l'intéressant récit de l'excursion de notre voyageur dans l'île d'Argo :

« Le 19 janvier 1821, j'allai, accompagné de M. Latorzec et de deux Arabes, visiter les antiquités d'Argo. Nous fûmes obligés de traverser des terrains couverts de bois épais, où quelquefois il nous falloit descendre de nos montures pour pénétrer dans de petits sentiers bordés de beaux acacias et d'arbustes. Les charmes de cette campagne délicieuse nous faisoient surmonter sans humeur tous ces obstacles, qui cependant retardoient notre marche. Les végétaux respirent sur cette île la fraîcheur et la vie : les arbres qui ont péri desséchés par la main du temps ou étouffés par les violentes étreintes des lianes, présentent eux-mêmes les apparences de la vigueur et de la jeunesse sous le tissu de verdure dont les enlacent ces plantes gigantesques, qui forment de toutes parts de magnifiques berceaux que l'art auroit peine à imiter.

» Nous arrivâmes enfin au lieu où notre curiosité nous attiroit. Il est situé à une lieue trois quarts dans le nord, à quelques degrés est du hameau de Toura, et à deux

lieues et demie de l'extrémité sud de l'île. On y voit deux statues colossales de Memnon : un espace nu, couvert de petits fragmens de grès, et qui a 84 mètres de longueur de l'est à l'ouest, sur 53 mètres de largeur, étoit l'emplacement du temple. Les matériaux de cet édifice ont été totalement enlevés ; on ne reconnoît pas une seule pierre de quelque volume qui ait pu lui appartenir ; aucun indice ne fait espérer que des fouilles pussent y avoir un grand succès. À l'extrémité ouest de cet emplacement et dans chaque angle, sont les statues dont j'ai parlé plus haut ; elles sont renversées sur le sol : leur position indique que l'entrée de l'édifice étoit située à l'est, et qu'elles se regardoient, ce qui n'est pas ordinaire, quoique cela se voie aussi au grand palais de Karnak, à Thèbes. Ces statues sont de granite gris ; elles ont 7 mètres de hauteur, y compris le socle, de 55 centimètres. Leur exécution n'est pas d'un très-bon style ; les figures sont trop plates, les corps aussi, et le nez est trop écrasé : on n'y reconnoît point la correction et le beau travail de la tête prise par les Anglois au Memnonium : j'en infère non que cette tête n'est point un ouvrage égyptien, mais qu'elle est d'une époque plus moderne.

» Les deux statues sont représentées debout et dans l'attitude de marcher ; celle qui est au sud est la moins bien conservée ; les deux bras, jusqu'aux épaules, sont emportés ; le nez est un peu mutilé ; les prunelles sont indiquées : elle porte une trousse unie, une ceinture nouée par-devant : sur la poitrine sont deux agrafes qui passent sur les épaules et soutiennent un ceinturon : des ornemens en forme de bracelets unis lui entourent les jambes. L'autre statue, au nord, paroît avoir été un peu plus soignée ; elle s'est brisée vers la poitrine sans doute en tombant, et est séparée en deux parties qui sont, du

reste, parfaitement conservées. Cette statue, dont l'attitude est la même que celle de la précédente, diffère par les ornemens de sa collerette; les prunelles ne sont point indiquées: elle a des agrafes et une ceinture semblable, sa trousse est plus riche; les bras sont pendans et serrés contre le corps, ils sont ornés de bracelets en haut et aux poignets; chaque main tient un petit rouleau, peut-être un manuscrit. Sur le pied droit, posé en arrière, est montée une figure d'Orus, dieu du silence, dont la hauteur atteint aux genoux de la statue: il tient, comme elle, un petit rouleau ou manuscrit dans une main, et porte l'autre main à sa bouche. La coiffure des deux statues est pareille à celle des colosses de Thèbes; mais ici elle est ornée de guirlandes: on n'aperçoit des hiéroglyphes sur aucune partie de leur corps. »

Tout le voyage de Nubie est semé de détails neufs et intéressans. Une observation importante de M. Cailliaud est la vraie longitude de *Dongolah*, qui est à 18 degrés 12 minutes 58 secondes, moyenne de quatre hauteurs méridiennes, ainsi beaucoup plus au sud qu'on ne le croyoit selon les cartes modernes, toutes modelées sur Danville. Mais *Bakoui* place déjà *Donkahah* bien plus au midi; savoir, à 15 degrés 30 minutes; et Edrisi, en éloignant la même ville de 5 journées d'*Alouah* et de 15 de *Ialak*, qui étoit située au confluent de l'*Atbara* et du Nil, auroit pu fournir à Danville des raisons pour descendre la position plus au sud; mais c'étoit l'incertitude sur la grande courbure du Nil qui embrouilloit tous les raisonnemens de Danville.

La province de *Chayky* ou *Chaykyé* n'avoit été connue aux voyageurs que de nom. M. Cailliaud l'a traversée à la suite de l'armée d'Ismaël-Pacha; voici la description qu'il en fait: Cette province étoit une république gou-

vernée par trois méliks principaux, Chaouss, Zibert et Omar; ceux-ci avoient sous leurs ordres chacun trois autres chefs qui commandoient des corps de troupes. Il n'étoit point rare de voir des différends s'élever entre ces dépositaires du pouvoir; mais ils se réunissoient tous sans hésitation, lorsque l'intérêt de la patrie étoit menacé. Suivant la tradition, ces habitans, venus de l'Arabie, s'établirent dans le pays il y a six cents ans; un de leurs ancêtres, appelé Chayke, donna son nom à la nation. La population étant trop nombreuse relativement à ses revenus agricoles ou industriels, l'esprit militaire dut naturellement s'y propager: aussi la plupart des Chaykyes naissent guerriers, et passent une partie de leur vie la lance à la main. Ils sont de moyenne taille, plus robustes que les Barâbrahs, et pleins de bravoure, de dévouement et de fierté. Les femmes passent pour partager le courage de leurs maris. En 1812, ils ne craignirent point de provoquer au combat les Mamlouks réfugiés à Marakah, et remportèrent parfois l'avantage. Depuis le démembrement du royaume de Sennaar, dont ils étoient jadis tributaires; ils s'adonnèrent avec ardeur au métier des armes, et ne tardèrent point à devenir redoutables aux provinces qui les avoisinoient.

Dongolah, Barbar, Alfaye eurent souvent à gémir des entreprises de cette peuplade audacieuse. Les caravanes, en traversant le désert, n'avoient rien plus à craindre que la rencontre de quelqu'une de ces hordes de pillards. Aussi Ismaël, en les mettant à la raison, fut-il regardé comme un libérateur par les habitans des contrées limitrophes, qui, n'ayant point à appréhender des vexations pires que celles dont ils avoient eu à souffrir jusqu'alors de la part des Chaykyes, accouroient avec empressement se ranger sous leur nouveau joug.

Le territoire des Chaykyes a, en longueur, trente lieues environ ; sa plus grande largeur est de trois quarts de lieue ; souvent les terres cultivées ne s'étendent, de chaque côté du fleuve, qu'à un quart et même un demi-quart de lieue.

On a exagéré le nombre des Chaykyes en état de porter les armes : d'après un aperçu de M. Cailliaud, les villages et les îles habitées peuvent, dans un cas pressant, mettre sur pied six mille hommes. Le dourah est la principale production du pays : on en fait deux récoltes ; il y croît aussi de l'orge, du coton, du palma-christi, dont ils retirent de l'huile pour se graisser le corps et les cheveux ; diverses espèces de pois. Les dattes sont peu abondantes et de mauvaise qualité. Dès que l'on a passé la province de Sokkot et celle d'El-Mahas, les palmiers dégèrent. Les deux espèces d'acacia mimosa, communes en Égypte, sont de même abondantes ici ; on en trouve une troisième espèce beaucoup plus grande. Il y vient des nebkas, des heglygs, quelques doumes.

On dit les Chaykyes hospitaliers : leurs femmes, qui sont généralement jolies, passent pour être fort dépravées ; l'absence de leurs maris, continuellement en course pour se livrer au pillage, et l'influence du climat, rendent une pareille imputation assez vraisemblable. La prééminence des hommes est parmi eux très-prononcée. « Je demandai un jour, dit M. Cailliaud, ce que signifioient cinq paquets d'ossemens d'animaux que je voyois suspendus au plancher d'une habitation. C'est, me répondit-on, un signe de souvenir qui atteste que la maîtresse de la maison a donné le jour à cinq enfans mâles. Ces os sont ceux d'autant de moutons mangés successivement en famille, dans un repas consacré à célébrer la naissance de chaque enfant. La femme qui m'instruisoit de cette par-

particularité sembloit exprimer, par un certain air de dépit, que, pour une fille, on n'y faisoit pas tant de façons. Lorsqu'une femme devient veuve, elle ne doit pas sortir de la maison pendant quatre mois; il n'en est pas de même du mari. Le dourah est leur principale nourriture; ils en font des gâteaux cuits sous la cendre; ils en font également avec de la farine d'orge; ils y mettent parfois des dattes comme friandises. Des espèces de galettes cuites sur une *dok* sont leurs mets favoris. Ils retirent du dourah des boissons fermentées, et une eau-de-vie qui parfois les enivre. Une partie des hommes sont seulement vêtus d'une chemise en toile de coton; d'autres portent, comme les femmes, une pièce de toile drapée autour du corps, à l'instar des provinces voisines.

Les gens de guerre proprement dits sont tous cavaliers; ils n'ont qu'un très-petit nombre d'armes à feu; leur arme principale est le javelot: ils en portent trois ou quatre de la main gauche, et les lancent de très-loin avec beaucoup d'adresse et de célérité, en poussant un cri; ils ont en outre un grand sabre à deux tranohans en lames d'Allemagne, qu'ils garnissent eux-mêmes: un long bouclier leur sert à parer les coups qu'on leur porte. Ils montent des étalons de Dongolah, qu'ils manœuvrent avec autant d'agilité que les Mamelouks d'Égypte; ils ont, comme les Turcs, l'usage d'arrêter court leurs chevaux, ce qui leur perd de bonne heure. Les Chaykyes semblent plus laborieux que dans les provinces du nord: ils travaillent fort bien les peaux destinées à leurs sandales; ils tissent des nattes en paille de diverses couleurs, dont les nuances, mariées avec goût, forment des dessins fort agréables. La langue naturelle est l'arabe: plusieurs savent le lire; leurs écoles sont même renommées, et il y vient des élèves des provinces environnantes. Toutes les

productions du pays se consomment sur les lieux; par conséquent, ils font peu de commerce. Ils se rendent à Chendy en six jours, par une vallée du désert, qui a dû être la route par laquelle les anciens habitans de Nouri ou Bélel, près Barkal, communiquaient avec Assour ou Méroë, près de Chendy. A quatre heures de Bélel, on voit, au mont de la Gazelle, sur cette route, les ruines d'un ancien convent chrétien en briques cuites. Une seconde route, au nord de la précédente; conduit à Barbar, par la vallée d'Argou. Plus au nord encore, deux chemins conduisent de Barkal, l'un à Dongolah et A'gouz, l'autre à l'île d'Argo: ce dernier est très-suivi par les marchands de dattes de Sokkot. Toutes ces routes, par le désert, abrègent singulièrement les voyages, et, en facilitant les communications, les rendent plus fréquentes.

C'est dans le territoire des Chaykes que se trouvent les ruines si remarquables de *Djebel el Barkal*, au nord d'un endroit nommé *Meraoui*, et, à quelque distance, les *pyramides de Nouri*. Le nom de Meraoui sembloit rappeler celui de la fameuse Méroë. Aussi plusieurs voyageurs européens crurent-ils reconnoître ici l'emplacement de cette fameuse capitale de l'Éthiopie, tandis qu'ils n'avoient réellement foulé que le sol d'une ville dépendante de l'empire de Méroë. Nous réservons ces discussions pour un deuxième article. M. B.